

## GALATIOTO

### La nuit, l'enfance, la peinture

Rosario Galatioto est un nocturne. Il est un familier de la nuit. Un hôte de la nuit. Il habite la nuit. La nuit est son domaine. La nuit est son secret et son trésor. L'eau qui sourd en lui, irrigue son œuvre, circule dans sa peinture, a ses racines dans les profondes montagnes et le silence de la nuit.

Sans doute certaines de ses toiles sont-elles claires, lumineuses, diurnes. Le ciel s'étend au-dessus de la terre comme un drap blanc et gris tendu et porté par le souffle d'un vent léger. Mais y est-il jamais midi ? Le jour que prend Galatioto dans l'invisible filet de sa peinture, et qu'il retient, comme un miroir retient les images qu'il reflète et même celles qu'il refléta, voire celles qu'il reflétera, si le temps ne le brise pas, s'il n'en ronge le revers, le tain, ce jour, je veux le voir ou l'imaginer comme un jour lunaire, laiteux, nourri d'un lait de nuit ou de lune : de même que nous aimons considérer, avec un étonnement d'enfant, certains jours d'été, avant la tombée du soir, avant la tombée du jour, la lune dans le bleu pâle du ciel, venue avant l'heure qui serait la sienne, et faisant dans notre esprit osciller la balance du jour et de la nuit, insolite. La lune, dans la clarté solaire, comme un dessin de craie, une écriture, un fragment de géométrie, sur le tableau de l'école de jadis, s'il eût été bleu ciel. Lune diaphane.

J'écris le mot nuit, pour parler de la maison natale de Rosario Galatioto, sa demeure permanente, sans majuscule initiale. Mais c'est à la Nuit que je pense, la

grande Nuit maternelle, nourricière. La grande Nuit des songes. La grande nuit du Songe. L'inspirée. L'inspiratrice. L'initiatrice. Celle qui murmure le secret de notre existence à l'oreille de notre coeur, tandis que nous fermons les yeux pour mieux l'entendre, et voir ce qui ne se découvre que passé les défilés et les gorges qui mènent au labyrinthe dont toute notre vie est le chemin, jusqu'à l'issue qu'on espère bienheureuse : au delà du jour, au delà de la nuit, au delà des saisons et du fatras du temps, sous un arbre d'éternité, en un ailleurs qui serait un ici-même.

C'est la pensée de la nuit qui m'a donné la première clef de la peinture de Rosario Galatioto. Le cyprès qu'il dresse dans toute la verticalité d'une toile étroite, la figure de cet arbre qui peut être salué comme un arbre solaire, flamme dans le feu blanc du ciel, flambeau levé comme une stèle, une lance, ne communique pas seulement avec le souterrain royaume des ombres et des morts, des spectres, il est lui-même, noir, fuseau de houille, sentinelle et vigie de charbon, gardien pétri de ténèbres, la présence surgie, noire plutôt que verte, des abîmes d'obscurité, d'opacité, sur quoi, sans guère y penser, de la naissance au dernier souffle, nous posons nos pas, nous passons.

Si Galatioto représente une montagne noire, c'est qu'il en montre la substance plutôt que le dehors et l'apparence. Il est le voyageur des chemins intérieurs, du dedans, et cette Nuit que je reconnais en lui, c'est la substantielle nuit de l'âme, la nuit intime, spirituelle.

La deuxième clef de la peinture de Rosario Galatioto me semble être l'enfance, l'esprit d'enfance. Voici, à contre-jour, à contre-nuit, des silhouettes qui sont des hommes ou des arbres, des êtres de légende, des

apparitions ; et si parfois sur la toile des cartons se découpent et s'enlisent dans la pâte, sous la pâte, épaves que la marée occulte ou révèle, dérober, restitue, sur la plage constellée de nacre et de coquilles, c'est qu'ils aspirent à être des silhouettes qui deviennent figures dont l'échancrure et la découpe se jouent du plein et du vide, de l'envers et de l'endroit, puzzle ou jeu de cartes. Ces châteaux, ces façades, ces rocs, ces prismes, sur la ligne de crête d'une colline, sont un autre jeu de cartes ; et cette crête ourlant d'une ligne l'horizon appelle un lever de lune comme au petit matin, et dans la nuit, le coq de la basse-cour, puis un autre, identique, de ferme en ferme, lui faisant écho, évoque et requiert, suscite le bouquet de roses du premier soleil.

L'enfance, ou l'enfant, comme le petit Poucet chaussé des bottes de sept lieues, parsème de cailloux blancs, encore empreints de la salive et des confidences des rivières, l'immense contrée des songes et de la nuit, il retourne, les yeux fermés, vers le château de paille et de primevère bâti à flanc d'abîme sur le versant qui domine l'autre monde. De la plus haute fenêtre, du plus précieux vitrage, de sous une voûte de givre et de glycines, au bas d'un val de glissades, de prairies, de pâtures, on voit des rêves et des songes brouter l'herbe tendre, l'ombelle, et leurs odeurs qui ont la couleur des sonnailles.

Clef de la nuit, clef de l'enfance, et quelle sera la troisième ?

Rosario Galatioto m'a dit que jeune peintre il fut bouleversé par la peinture d'Eugène Leroy au point d'avoir été sur le point de cesser de peindre. Éblouissement, exemple si grand qu'il désespère qui voudrait pourtant le suivre, exemple inimitable. L'ange de la peinture n'est pas toujours le compagnon qui

précède et guide le jeune Tobie ; cet ange qui fait naître, dans le ruisseau au bord duquel les deux voyageurs font halte, un poisson dont le fiel rendra à celui qui avait perdu la vue, à l'aveugle, au vieux Tobie, le miel de la lumière et la présence des formes. Il peut se faire invisible. De cette rencontre d'un maître, de son œuvre, de quelques fragments de cette œuvre, mais dont chacun est une leçon, une merveille, l'incandescence pétrifiée, rayonnante, d'une vie, ce que reçut Galatioto est la distinction qu'il fera désormais entre le tableau et la peinture. Faut-il entendre par « tableau » la chose encadrée, l'objet, et l'opposer à l'infini de la peinture ? Faut-il entendre par « tableau » ce qui en premier lieu serait image, représentation, tandis que « la peinture » serait un flux et la matière toujours inachevée d'un songe, mais un songe qui ne fait qu'un avec la vie profonde du peintre, sa vie ordinaire, sa vie quotidienne, vécue les yeux ouverts, les yeux fermés ? Un songe dont notre main, à la rencontre de la toile, est l'oracle nécessaire, l'interprète muet.

C'est ici que naît le peintre Rosario Galatioto. La troisième clef, après celle de la nuit, après celle de l'enfance, est la peinture elle-même. D'où cette délicatesse des gris, des mauves, ces nuances, ces tons rompus, ces demi-teintes... Et quand la peinture devient l'essentiel d'une peinture, d'une œuvre de peinture, quand la peinture tend vers la peinture, tandis qu'en même temps s'accomplit le tableau, alors la peinture est musique.

Claude-Henri Rocquet  
2011